

La buveuse de larmes

ROBERT WALSER

Soirée de lecture

Je rentre à l'instant d'une lecture de poésie. Le poète a réussi à inspirer une certaine pitié grâce à son costume, qui n'était pas dépourvu d'une déplorable défectuosité. On ne sait quand, on ne sait où, il devait avoir fait un séjour à l'hôpital, car il avait l'air d'avoir eu à soutenir un dur combat contre une maladie sérieuse, incontestable. Il lisait ses vers d'une voix presque éteinte ou défunte, une voix silencieuse et nue comme l'hiver, en quelque sorte, et qui semblait à peu près vouloir rappeler un jappement de chiot ou un pépiement de moineau. On ne manqua pas d'observer que sa longue main douloureuse, frémissante, tremblait fiévreusement comme si elle était un arbrisseau gigotant dans l'automne. Il convient peut-être de dire que sur les mains, l'automne s'abat plus tôt que sur les cous, lesquels du reste, par chance, sont en général recouverts de cols, etc., dont la mission est de voiler ce qui pourrait paraître trop libre et dévoilé. Les cous nus ont en effet presque toujours un petit quelque chose qui frôle le ridicule, je veux dire, l'abject. La raie qui divisait la chevelure du poète, à mon avis, n'était pas tout à fait irréprochable, et les poèmes dont il croyait pouvoir nous régaler lui avaient beaucoup plu autrefois, à l'époque où il les avait écrits; mais chose curieuse, à présent, au moment de les réciter, ce n'était plus le cas. On pourrait presque s'autoriser à penser que les poèmes de ce poète, au demeurant à coup sûr et toutes proportions gardées certainement plutôt fort sympathique, résonnaient dans sa bouche comme s'ils étaient déçus d'eux-mêmes, comme s'ils ouvraient de grands yeux effrayés. Se communiquait au public, qui n'était pas venu en grand nombre, une impression d'abandon, à ce qu'on aimerait laisser entendre, due au fait que les personnes présentes se sentaient solitaires puisque les poèmes eux-mêmes avaient l'air d'arriver d'espèces de solitudes. En eux-mêmes, les doux poèmes ressemblaient à la douceur printanière; mais comme le poète avait l'air plutôt craintif, autrement dit, associait un visage de paysage d'hiver à ses récitations de fleurs de printemps, l'été, pour ces belles créatures, avait fui trop vite. Au fur et à mesure qu'il les lisait, elles s'affaissaient, fanées, sans pour autant qu'un seul auditeur, une seule auditrice, ne sente les larmes mouiller ses yeux. À un certain moment, le déballeur de mignardises se tripota le nez, qu'il n'avait certes pas laid du tout, et cela semblait vouloir suggérer qu'il avait douté de ses poèmes à l'instant où il avait décidé de ne pas en priver notre honorable et commune humanité, mais bel et bien de les lui confier. Il souriait, et son sourire représentait une dégringolade à l'arrivée au sommet, et simultanément, la conscience d'être, au fond, tout en rêvant d'ascension, parfaitement à sa place dans les zones inférieures. « Mais qu'est-ce que je fais ici ? » demandait sa manière de lire. Si ses poèmes lui en avaient vraiment imposé, je veux dire de bout en bout, alors il aurait peut-être, en lisant leur contenu, si bien dissipé tous les doutes qu'il serait généreusement descendu dans la caverne de ce qu'il avait composé, et qu'il aurait pu en ressortir auréolé de beauté. Qui n'est pas saisi ne parvient pas à être saisissant. L'attention et la concentration se manifestèrent, pour ainsi dire, faiblement. Les applaudissements furent maigres, un peu comme s'il fallait bien applaudir.

Selon toute apparence, il n'y avait pas de quoi s'échauffer.

De la vie d'un commis

Il s'habitua vite à la nouvelle ville. Le douze mai, il réussit à manger une petite saucisse dans un restaurant quelconque. Depuis sa chambrette, il avait la vue sur les toits. Il passait le temps dont il pouvait disposer à lire les pages d'un livre de poèmes écrits par un

poète, et à fréquenter une connaissance qui lui fit faire la connaissance d'un écrivain célèbre.

« Comme vous avez sûrement beaucoup vécu, peut-être auriez-vous l'amabilité de nous raconter quelque chose. »

Lorsque l'homme célèbre se vit exhorté sur ce ton et par un parfait anonyme à pourvoir lui-même au divertissement, sa stupéfaction le mit presque hors de lui.

« Présenter quelque chose, c'est plutôt votre affaire que la mienne », dit la célèbre personnalité à celui qui, sans le moindre doute, ne s'était encore jamais frotté à une gloire quelconque.

Cette scène d'importance mineure, mais qui pourrait être caractéristique, se déroula le dix-neuf juin à dix heures du soir dans un troquet pratiqué assidûment par des poètes et des artistes.

Le héros de l'histoire rapportée ici était commis, chômeur à l'époque, et cependant, il était pour ainsi dire un as dans l'art d'adorer les femmes. Comme si ce faisant il avait été en train de bayer aux corneilles, il adressa une offre de service au directeur d'une entreprise commerciale qui n'était pas des moindres, et le 1^{er} juillet, il alla se présenter en personne à ce dirigeant, non sans succès, mais en même temps, pourtant, tout à fait sans succès.

Le lendemain, il était assis dans un jardin pittoresque, ombragé de marronniers, je veux dire, bien situé, devant un verre de bière caressé par le rayon du soleil qui brillait à travers le toit de feuillages afin de réfléchir en toute sérénité à ses aptitudes et à ses incompétences, exercice dans lequel il semblait exceller à tous égards. Être profond tout en croyant jouir d'une insouciance pleine et entière ne lui coûtait pas un sou.

Le vingt-deux mai déjà, il avait envoyé à un jeune homme distingué un cahier qui contenait quelques poèmes calligraphiés avec soin, pour examen. Une fois qu'il en eut terminé avec son verre de bière, il se rendit au logis du susnommé afin d'apprendre ce que ce dernier pensait de son talent de ficeleur de poèmes. Un entretien eut lieu, fort agréable, toutes proportions gardées, pour l'hôte autant que pour son visiteur, et qui porta avant tout sur la littérature du moment. Le jeune homme élégant s'assit au piano qui meublait sa chambre. Devant la fenêtre de l'appartement très joliment situé, on voyait des arbres. La région était élégante et urbaine aussi bien qu'authentique et campagnarde, et les notes que le musicien tirait du piano se déployaient dans un volume spacieux, accueillant, pour y résonner avec un parfait naturel. Quatre ou cinq poèmes du commis qui, un peu à la légère peut-être, s'était déjà acheté des gants glacés, parurent peu après dans une revue financée de manière vraiment charmante par un homme de culture fortuné, admirablement sensible et généreux.

Le huit août, il visita une galerie de tableaux, pour trois jours plus tard, lors d'une soirée entre hommes dans un boui-boui meublé et décoré avec goût, regarder une danseuse évoluer de la façon la plus engageante.

Il poursuivait sa vie, tantôt ravi, tantôt fâché. Était-il de mauvaise humeur, il s'efforçait de recouvrer sa bonne humeur aussi vite que possible. Était-il heureux, il ne pouvait pas s'empêcher de se renfrogner. À cet égard, il en allait de lui comme de la plupart des gens. Au fond, il avait plutôt l'air d'un jardinier ou d'un chasseur que d'un commis.

Un jour, je veux dire, pour rester précis par rapport aux indications chronologiques, le onze septembre, il fut présenté à une dame qui à sa vue, se permit de s'écrier qu'il n'avait pas du tout l'allure d'une étoile montante dans le ciel de la poésie. Il demanda de quoi il avait l'air, alors, et elle répondit: « De n'importe quel homme raisonnable, tout simplement », déclaration dont la sincérité ne laissa pas de jeter celui auquel elle s'adressait dans un assez grand embarras, tant il est vrai que peut-être, nous aimons tous mieux produire une impression malade que de pleine santé.

Le quinze du même mois, il lui échut de se trouver dans un atelier qui n'avait l'air de rien, où un dessinateur lui permit d'examiner les preuves de son travail. Avec ce même dessinateur, le vingt-huit octobre, ils entreprirent une promenade commune à l'occasion de laquelle tous les deux parlèrent essentiellement de leur relation aux filles.

Le neuf novembre, il fut occupé par l'achat d'un bonnet ou d'une casquette. Un magasin de confection livra un manteau qui lui allait à ravir.

Pour la première fois de sa vie, le trente-et-un décembre, à l'issue d'une soirée mondaine, il osa, après avoir raccompagné une femme jeune et jolie jusqu'à la porte de la maison qu'elle habitait et où ils se souhaitèrent bonne nuit, lui baiser la main.

Il pensa à ce courageux exploit tout le printemps suivant, avec une satisfaction constante. Pour ce qui est de fumer des cigares de patron, il n'en était plus question, transitoirement. Il prit un emploi.

Traduit de l'allemand par Marion Graf.

biblio

L'Enfant du bonheur

Traduit par Marion Graf, Ed. Zoé, 2015.

Poèmes

Traduit par Marion Graf, Ed. Zoé, 2008.

Le Territoire du crayon

Traduit par Marion Graf, Ed. Zoé, 2003.

Le Brigand

Roman, traduit par Jean Launay, Gallimard, 1994.

Les Enfants Tanner

Roman, traduit par Jean Launay, Gallimard, 1992.

L'Institut Benjamenta

Roman, traduit par Marthe Robert, Grasset, 1960.

Deux lundis par mois, retrouvez dans *Le Courrier* le texte inédit d'un·e auteur·e suisse ou résidant en Suisse, ou une traduction inédite d'un·e traducteur·trice de Suisse.

Voir www.lecourrier.ch/auteursCH

Avec le soutien de Pro Helvetia, de la République et canton de Genève, de la Fondation Örtli, de la Fondation Pittard de l'Andelyn, de la Fondation Minkoff et de l'Association [chlitterature.ch].



ROBERT WALSER STIFTUNG, BERNE

bio

ROBERT WALSER est une voix unique des lettres suisses, né en 1878 à Bienne et mort le 25 décembre 1956 à Herisau, où il était interné à l'hôpital psychiatrique. Après un apprentissage de commis à la banque, il quitte le domicile familial à 17 ans et mène une vie nomade, quittant ses emplois pour se consacrer à l'écriture dès qu'il le peut. Entre 1905 et 1929, il vivra à Berlin, où il écrit ses trois premiers romans, puis à Bienne et à Berne. Sa santé mentale se dégrade, et il passera le reste de sa vie en institution psychiatrique, à la Waldau jusqu'en 1933 puis à Herisau. A la Waldau, Walser poursuit son activité littéraire, écrivant sur des supports divers dans une calligraphie minuscule – les fameux «microgrammes». Les années 1924 à 1933 sont très fécondes, des centaines de ses petites proses, poèmes et «dramolets» paraissent dans la plupart des grands journaux germanophones (biblio sélective ci-contre). Les Editions Zoé traduisent son œuvre depuis 1989, se concentrant essentiellement sur la modernité de ses petites proses. Cela avec la complicité du spécialiste walsérien Peter Utz et celle de Marion Graf, devenue la voix reconnue de Robert Walser en français. Nous publions ici deux courtes proses extraites de *La Buveuse de larmes (Proses IV)*, recueil de 32 textes à paraître en mai chez Zoé, en même temps que le roman *L'Homme à tout faire* en poche.

MARION GRAF est née à Neuchâtel et vit à Schaffhouse. Après des études de lettres à Bâle, Lausanne, Voronej et Cracovie, elle travaille comme critique littéraire spécialisée en poésie et comme traductrice. Elle a traduit une vingtaine de livres de Robert Walser, de nombreux romanciers et poètes alémaniques et russes, et des auteurs pour la jeunesse. Elle accompagne des jeunes traducteurs dans le cadre de mentors ou d'ateliers de traduction. De 2010 à 2023, elle a été responsable de *La Revue de Belles-Lettres*. Elle évoque sa traduction de la prose de Robert Walser dans un texte à lire sur notre site. **CO**